

République américaine par le président de la République française. Nous en avons placé l'essentiel à la manchette de l'*Action française*. Nous l'avons fait suivre de la réponse donnée par l'hôte de la France. Celle-ci énonce, immédiatement, explicitement, sans autre forme d'examen, une première série d'assurances dans l'ordre moral. Elle promet au peuple coupable un châtement. Cette sanction en suppose une autre: si le criminel est puni, l'innocent dépouillé et meurtri sera dédommagé et des garanties effectives le mettront à l'abri de tout retour d'épreuves qui seraient désormais insoutenables.

M. Woodrow Wilson destine "à l'humanité en général" la sécurité et la liberté de la vie. M. Poincaré requiert pour la France pour l'Amérique, pour tous les Alliés "le mutuel appui dont nous avons besoin "les uns et les autres pour faire prévaloir nos droits". On peut entrevoir en effet dans l'avenue des siècles la perspective d'un ordre nouveau. Cet ordre ne se réalisera qu'au moyen de précautions fortes souscrites, combinées, épaulées par tous, L'orateur de la France y a insisté avec force, et il a bien raison ! Nous n'avons pas le droit de faire danser nos fantaisies sur un million cinq cent mille tombeaux que la guerre a ouverts sur la terre française. Nous n'avons pas le droit d'oublier que ces tombes ont été creusés par l'esprit d'illusion, d'utopie, de chimère; avec un sens plus juste de la réalité, les générations et, comme on dit, les "classes" qui grandirent sur notre sol durant vingt ans pour cette hécatombe seraient encore pleine de vie parmi nous. Si leur deuil ne nous apprenait pas la prudence et la réflexion, à quelles enchères sanglantes devrait être achetée la future sagesse ?

La réponse de M. Wilson a été naturellement imprégnée d'un état d'esprit un peu différent. En admirer l'idéalisme serait insuffisant. Le fait est que la généreuse et vaste conception du président américain s'est développée sur une terre lointaine; cette terre semble n'avoir pris sa part des maux de la guerre que parce qu'elle l'a bien voulu, la pensée de M. Woodrow Wilson a bénéficié d'un semblant de liberté et d'immunité par rapport aux menaces du germanisme. Mais cette pensée est trop nette et trop directe pour se laisser décevoir à des apparences. L'homme civilisé et cultivé d'outre-mer était-il à l'abri de ce germanisme qui menaçait tout, l'ouest américain, le sud brésilien, l'ensemble des races humaines ? M. Woodrow Wilson n'a pas cédé au seul penchant philosophique lorsqu'il a universalisé le problème, il l'a vu et posé absolument tel qu'il était. L'Allemagne aspirait à la domination de la terre, c'est la terre entière que M. Wilson a voulu libérer.

GUERRE ET DEMOCRATIE

Je me permettrai dès lors de lui signaler un aspect des choses qui n'a pu lui échapper, mais dont l'importance est multipliée ici par la proximité de l'Al-

lemagne, de cette Allemagne d'où souffla toujours la Révolution.

Nous ne savons pas du tout ce qui se passera lorsque l'influence allemande se sera évanouie de la face du monde, le cœur de l'homme en sera peut-être renouvelé. En attendant, il convient de faire attention et de se garder. M. Wilson prêche la guerre à la guerre, rien de plus pacifique. Mais il la prêche au nom de la démocratie, et pour une raison ou pour une autre, en Europe, ce nom de démocratie est loin de signifier ni l'ordre public, ni la tranquillité. Par suite de l'influence allemande ou de toute autre cause, beaucoup d'Européens tiennent la démocratie pour synonyme de lutte de classes ou de conflit des citoyens. L'homme au grand cœur venu au secours de la France et qui l'a tant aidée à se défaire de la guerre étrangère, aurait une horreur plus vive encore s'il est possible d'une guerre fratricide à l'intérieur de nos pays ; or, tel est le vrai fond de l'ambition de ceux qui manifestent le plus d'aversion pour la guerre allemande et qui parlent le plus tendrement de la démocratie; ce sont les partisans de la guerre de classes, et la guerre civile est leur rêve secret ! Un poète français qui fut longtemps le plus populaire de nos auteurs après La Fontaine a écrit que "souvent la peur du mal fait tomber dans un pire". Cela est arrivé aux Russes : effrayés et las de la guerre étrangère, ils se déchirent entre eux depuis 18 mois. Cela n'arrivera certes point à notre ardente et confiante France de 1918. Cela pourrait arriver à l'humanité. L'attention de l'humanité a été attirée par un grand Américain Edgar Poë, vers "la voix haute et salutaire des lois de gradation "qui pénètrent si vivement toutes choses sur la terre "et dans le ciel" : cette voix est destinée à nous avertir de ce qu'il y a d'insensé dans les efforts "pour établir une démocratie universelle". La substitution de la guerre civile à la guerre étrangère, consacrerait, vérifierait l'avertissement du poète. Mais serait-ce un progrès ? Et, si ce n'est pas un progrès, ceux qui songent à nous épargner les guerres que produisent l'autocratie et la diplomatie secrète ne seraient-ils pas sages de parer aussi à ces autres guerres que suscite la diplomatie publique et qu'engendre la démocratie ?

Le parlementarisme anglais et les élections

M. Jacques Bainville écrivait le 15 décembre dernier l'intéressant article qui suit, dans l'*Action Française*.

La coalition conduite par M. Lloyd George aura certainement triomphé aux élections d'hier. Son succès ne faisait de doute pour personne. Il n'en est pas moins vrai que ce succès même marquera la fin du régime parlementaire anglais, du parlementarisme classique, tel qu'une aristocratie l'avait jadis fondé pour son usage personnel, et qui ne subsistait plus que par la force d'une tradition.